

## « La Forêt » de Georges Bugnet ou le drame nature-culture non résolu.

Patrick Imbert

Numéro 12, novembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

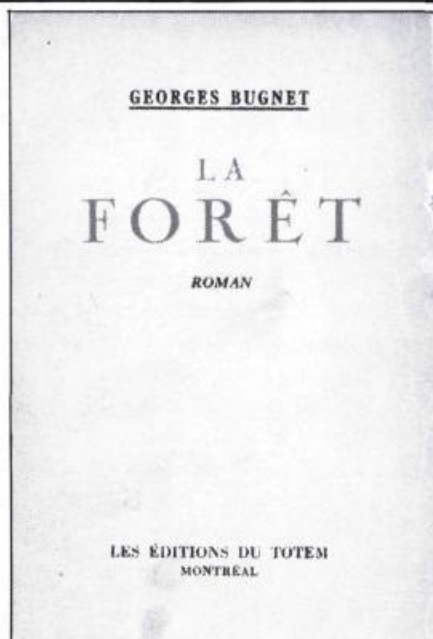
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1978). Compte rendu de [« La Forêt » de Georges Bugnet ou le drame nature-culture non résolu.] *Lettres québécoises*, (12), 28-29.

# « La Forêt » de Georges Bugnet ou le drame nature-culture non résolu.

*La Forêt* de Georges Bugnet à relire ? Mais ce n'est pas sérieux, me direz-vous ; mais c'est dépassé vous exclaimerez-vous ! Nous voilà en plein roman de la terre, à la manière de *Maria Chapdeleine*, protesterez-vous. Eh bien, non. En fait, toutes ces exclamations ne tiennent pas. D'abord parce que chacun est libre d'apprécier ce qu'il lui plaît et qu'il en faut pour tous les goûts. D'autre part, parce que ce retour dans *La Forêt* est une démarche que beaucoup de citadins feront avec plaisir car ils se recréeront spirituellement et y trouveront même une philosophie de vie quelque peu contre-culture en rejoignant, d'ailleurs, l'attitude de Roger, le personnage principal, qui affirme qu'« ici, c'est la paix ». Il ajoute aussi que « les agitations, les vexations humaines » ne peuvent plus les atteindre (p. 14). Remarquons, finalement, que le mythe du défricheur, quelque peu Robinson, hante toujours fortement notre inconscient collectif, comme nous le prouvent maints ouvrages ou films, tel le suivant, passant, en ce moment, sur nos écrans : *Les Robinsons dans les Rocheuses : L'histoire vécue d'une famille moderne de pionniers qui rejetèrent la civilisation à jamais*. Point n'est dans mes intentions, certes, de ravalier l'oeuvre de Bugnet à cette commercialisation quelque peu hâtive, d'un mythe qui fait toujours recette. On se doit, toutefois, de noter l'impact que peut avoir encore cette oeuvre, qui, de plus, échappe justement aux romantiques et robinsonnes conceptions d'un retour idyllique à la terre, comme Roger, le personnage principal, se l'imagine au départ : « Le bétail ne m'intéresse guère. Nettoyer les litières, manier du fumier, ça ne me dit pas grand'chose. Mais le labour, les semailles, voilà du travail no-



ble, poétique même . . . » (p. 39). Inutile de préciser que Roger sera vite ramené à un sain réalisme, tandis que sa femme, Louise, plonge, parfois, face à la puissance étrange de cette nature, dans des angoisses qui rappellent quelque peu les réactions de Perken ou de Claude dans *La Voie royale* (1930) de Malraux<sup>1</sup> : « Elle essayait de se raisonner. Plus forte que sa raison, cette solitude lui poignait le coeur. Il lui semblait que ces immensités avaient une vie propre, où la sienne n'était qu'une intruse, infime, dédaignée. » (p. 33).

Cette puissance, l'auteur lui-même l'avait d'ailleurs éprouvée dans toute sa personne. En effet, Georges Bugnet (né en 1879) est de ce nombre d'immigrants français qui, comme Maurice Constantin-Weyer (1881), Louis Hémon (1880) ou Marie Le Franc (1879)<sup>2</sup>, ont été fascinés par la grande nature canadienne. Mais, si Louis Hémon se sert, avant tout, de cette nature comme toile de fond au

drame psychologique, Georges Bugnet, lui, dans *La Forêt*, fait de cette nature sauvage, terrifiante et fascinante, tout à la fois, le moteur du drame. Georges Bugnet arrive lui-même avec sa femme au Canada en 1904 et après un bref séjour à Saint-Boniface en 1905, il décide de s'enfoncer dans la forêt et de défricher son coin de terre, dans le nord de l'Alberta, près d'Edmonton<sup>3</sup>. Les deux héros malheureux de *La Forêt*, c'est-à-dire Roger et Louise Bourgouin, Français fraîchement arrivés en Alberta, ne font rien d'autre. Il s'agit d'une jeune fille que ses parents voulaient marier selon des motifs économiques et qui a préféré Roger, journaliste, pauvre et aventurier. Ce dernier a décidé de faire fortune en faisant de la terre et de retourner vivre en France (p. 11) (ce que n'a pas fait Georges Bugnet) au bout d'une dizaine d'années. D'autres analogies entre l'auteur et son personnage, sont évidentes. Georges Bugnet se met à écrire pour se distraire durant un long hiver et publie, en 1923, *Le lys de sang*. Roger, lui aussi, sous l'instigation de sa femme, après avoir quelque peu perdu ses bonnes manières et ses belles phrases, se décide à écrire ; mais, dans *La Forêt*, il échoue.

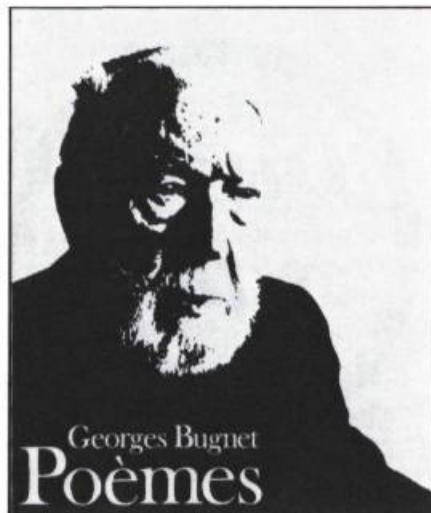
Toutefois, l'élément le plus fascinant de l'oeuvre est de voir comment la forêt transforme les personnages qui évoluent différemment et qui, peu à peu, perdent l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre. Dès le départ, déjà, la forêt est source d'inquiétude pour Louise qui reste longtemps seule pendant que son mari, quelque peu idéaliste, défriche. Les présomptions de ce dernier s'estompent, d'ailleurs peu à peu car, dans ses rapports avec les Roy, gens de l'Abitibi, installés, eux aussi, dans le nord de l'Alberta, force lui sera bien de reconnaître qu'il

ont plus d'expérience que lui dans certains domaines et que « l'éducation » ne suffit pas : « Oui, dit-il, ce sont de braves gens, mais sans éducation. Et ils ne connaissent que la routine du métier. Je m'en vais leur montrer comment on s'y prend pour donner à une terre toute sa valeur. » (p. 35). Inutile de dire que Roger s'en tirera grâce aux Roy dont la gentillesse et l'expérience, autant que le manque « d'éducation », sont évidents. Et, justement, Roger est suffisamment intelligent et amoureux de la forêt et de sa terre pour se laisser modifier, transformer, assimiler presque, par cette nature et la simplicité de cette vie. Mais, dès lors, sa femme Louise, n'évolue pas à son rythme et les problèmes sentimentaux commencent et vont s'aggravant (p. 72). C'est ce que notent très bien les dialogues d'une grande finesse et d'une profondeur intense où l'on mesure, pas à pas, l'écart qui se creuse entre eux (p. 81 à 89 et 199 à 206). On remarque, d'ailleurs, que tous deux négligent leur apparence et que tous deux se le reprochent régulièrement. Roger, qui semble tellement être pris par sa belle forêt, sa terre et qui paraît se convertir à un naturel, parfois envahissant, retient, lui aussi, des goûts de citadins et souhaite retrouver une certaine finesse et une certaine culture chez Louise.

Une bonne part du problème est là du reste, dans cette assimilation partielle à un autre univers, à un autre mode de vie que Roger apprécie, tandis que Louise le refuse. Voilà bien du Gabrielle Roy avant la lettre, notamment lorsqu'elle analyse, dans *Un jardin au bout du monde*, la haine qui s'infiltré dans un couple de Polonais immigrés, installés en Alberta, et dont l'épouse se raccroche à un espoir, son jardin de fleurs. Louise, elle aussi, sème des fleurs, nature humanisée, européenne, (p. 166) face à l'infini de la forêt. Mais l'étrangeté de ce monde ne la quitte pas, il ne s'agit que d'un répit comme pour cette Anglaise, perdue dans les Prairies de la Saskatchewan, qui, dans le film *Why shoot the Teacher ?*, vient un soir se réfugier près du jeune maître d'école pour . . . parler littérature et se retrouver. . .

Ce thème de la culture est central dans le livre et constitue la toile de fond sur laquelle le drame, celui de l'envahissement de l'âme par la forêt, se joue. Roger, l'intellectuel, n'hésite pas à prendre parti pour la réalité vivante et à rejeter en

bloc la culture, à un certain moment de son expérience : « Depuis Chateaubriand, et Bernardin même, nous avons acquis des goûts si dépravés que nous apprécions mieux la nature bien morte sur la toile d'un tableau ou dans les pages d'un livre que dans sa réalité vivante » (p. 99) ; « L'art ! L'art ! . . . L'art humain aura beau faire, il ne sera jamais qu'artificiel. Il ne vaudra jamais la vie » (p. 100). Ceci serait à comparer avec des idées similaires développées par plusieurs de nos écrivains tel A. Thério, dont le héros de *Un païen chez les pingouins*, Claude, qui est professeur dans une université des Prairies albertaines, n'hésite pas, non plus à tenir des propos semblables : « Qu'ils se le fourrent où ils voudront, Keats ! et par la même occasion Hugo, Lamartine et tout le clan. Ce qui est admirable, c'est la vie qui bouge, c'est la vie qui bande . . . » (p. 15). Louise est presque convertie à cette communion directe avec la nature lorsqu'elle donne naissance à Paul : « Elle songeait : « Il m'a été donné de créer quelque chose de plus grand que tout ce que l'art humain peut inventer. J'ai créé une vie . . . » (p. 144). Autrement dit le dilemme nature-culture semble un instant surmonté par cette bouffée d'espoir et d'optimisme. Toutefois, particulièrement durant le second hiver, le couple chavire et la peur existentielle de cette forêt menaçante l'accable : « Tu l'aimes, ce pays » dit-elle à Roger. Mais, moi, je ne peux pas l'aimer. Je ne pourrai jamais l'aimer. Il ne cherche qu'à nous



**Au moment où l'article de M. Imbert nous parvenait, nous recevions ce livre de poèmes que l'auteur vient de publier aux Éditions de l'Églantier à Edmonton.**

faire du mal. » (p. 182). Et le drame qui se passe dans leurs volontés, dans leurs esprits éloignés l'un de l'autre, éclate finalement, puisque Paul se noie. Dès lors, il ne leur reste plus qu'une seule solution : partir, quitter ce pays où ils n'ont pu prendre pied. La coupure est totale. La forêt a vaincu surtout par sa puissance de séduction, par la fascination, c'est-à-dire par le mélange d'attraction et de répulsion qu'elle a exercé sur le couple.

Et, puisque l'on parle de fascination, on est aussi bien de parler de celle qu'exerce le style de Georges Bugnet qui sait admirablement rendre la grande nature canadienne. On ne peut que reconnaître le talent de l'auteur, talent dont avait rendu compte à l'époque, la critique littéraire, notamment celle d'Émile Bégin<sup>4</sup> : « Ses descriptions », dit-il « révèlent un poète en communion fréquente avec la nature, la nature sylvestre surtout, qu'il a vue, entendue, et qui l'a probablement fait souffrir. » Notons par exemple, la phrase suivante, parmi tant d'autres : « Au nord, l'impassible forêt laissait entrevoir le sombre alignement de ses géants, silencieux, avant-garde d'un peuple innombrable, gardien de l'antique et vaste contrée qu'il couvrait d'une civilisation végétale, puissante et variée, jusqu'aux Terres Stériles, où même les arbres ne peuvent plus vivre. (p. 137).

Ainsi Georges Bugnet mérite d'être relu car, par son style et l'art avec lequel il présente ce drame psychologique et existentiel, il a ouvert la voie à nos grands romanciers d'aujourd'hui.

Patrick Imbert.

Georges Bugnet, *La Forêt*, Montréal, Les éditions du Totem, 1935, 239 p.

1. Voir la phrase suivante tirée de *La Voie royale* : « Son dessein, tant qu'il l'avait supporté seul, l'avait retranché du monde, lié à un univers incommunicable comme celui de l'aveugle ou du fou, un univers où la forêt et les monuments s'animaient peu à peu lorsque son attention se relâchait, hostiles comme de grands animaux. »
2. Voir *Les Lettres québécoises*, n° 4, novembre 1976.
3. Voir pour les recherches d'envergure sur Bugnet : Jean-Marcel Duciaume, Université d'Alberta, Edmonton.
4. Voir le compte rendu d'Émile Bégin dans *L'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 15, n° 3, décembre 1935.